

AU TEMPS DU SADISME HEUREUX OU LA CLASSE MOYENNE SOUVERAINE

ARNAUD MASSEIN

*Qui officabo. Esecepellora quam venimos et plaut
es earibus cus et velestrum eatum, cuption cus
dendis aut volorem hiciandus as idis andam fu-
giaep ereritat ut atet re ipis derum aliqui quide ne-
cum renture icatium etur aut mUstibus volupta-
ta cum volut dolorem. Num vidempo rporestiam
exeritatur re ium que et ommodi ipsanianimus es
cus sinullaut pa sumquibus aut aperae seque con
rendam acerenim apidis maximag natatem. Ut oc-
cus, conseni hiliquo dition esecto estis mi,*

Ita verferspica volorem volecatus aut evelici aepudic aborestore
nis rest veliquae. Et veliciu ribusam dolupti re laccum dit ulpa
quiam, id quundem asperatur res quat.
Untibus ciliqua sinverr oritate dolupta tistiscid maximporem

Sans que vous le sachiez, une armée d'esclaves travaille pour vous dans les ténèbres, à la façon de ces damnés qui fouillent le sol, au fond des puits noirs de la Belgique ou de l'Angleterre.

(Léon Bloy, *La Femme Pauvre*)

Georges Bataille [dans « L'homme souverain de Sade »] avait raison en affirmant que Sade promettait à chaque lecteur de lui donner la souveraineté qui était naguère réservée aux rois.

(Anselm Jappe, « Sade, Prochain de qui ? »)

Alberto Toscano, dans le récent *Fascisme tardif*¹, appelait à « un retour aux débats de la fin des années 1960 et 1970 » sur le néo-fascisme, pour en comprendre les mutations récentes. Évoquant la sortie conjointe de quelques films² sur ce sujet du fascisme libidinal(isé) — à vrai dire cela devait être aussi mon point de départ —, il citait Foucault et sa constatation d'un Éros absent chez les nazis. Il semble plutôt que l'Éros y ait été omniprésent — un Éros disciplinaire, certes, et c'est d'ailleurs ce que Foucault dira. Ce que prouvaient d'ailleurs ces films : le fascisme avait bien été intensément désiré (et pouvait l'être encore) et ils étaient le symptôme aussi d'un certain sadisme social (ss) bien de son temps (et actualisé pour l'occasion). Même si cela suppose peut-être une vision

1. Alberto Toscano, *Fascisme tardif. Généalogie des extrêmes droites contemporaines*, Bordeaux, La Tempête, 2025.

2. *Portier de nuit* de Liliana Cavani (1974), *Salò ou les 120 journées de Sodome* de Pier Paolo Pasolini (1975), *Piège nazi* d'Irving Jacobs (1967). J'y ajouterais volontiers, car ils sont comme par hasard de la même époque, *Ilsa, la louve des SS* de Don Edmonds (1975) et *Salon Kitty* de Tinto Brass (1976).

réductrice ou caricaturale d'un *Sade-sergent-du-sexe* (Foucault) et du sadisme, je propose de remonter encore plus haut (les années 1930, avec Wilhelm Reich et Daniel Guérin), de repasser sur ce milieu des années 1970 (avec sur scène Michel Clouscard, Deleuze-Guattari, des trotskystes-militants en perdition et le plutôt méconnu François Fourquet) puis d'aboutir en 2025 avec *Pulsion* de Sandra Lucbert et Frédéric Lordon. Mon fil rouge (perdu en 1970, sauf par Clouscard, mais pour de mauvaises raisons) : la classe moyenne (et sa libidinalité sadique). En évitant volontairement de m'occuper des excités de la croix gammée et du brassard ss, ou bien des « désirs guerriers de la modernité³ », c'est une forme plus ensevelie de fascisme que je tente de rendre visible, sans pour autant la considérer comme le tout de celui-ci.

WILHELM TROISIÈME REICH

Je résumerai un peu cavalièrement la genèse du fascisme selon Wilhelm Reich ainsi : la libido (les désirs moteurs) sont réprimés par la société patriarcale-autoritaire et cette frustration libidinale se convertit en sadisme brutal. Foucault avait souligné cette percée fasciste un peu de la même manière : sous le nazisme les masses ont accès — et s'en enivrent, ô combien — aux fonctions étatiques de la répression et donc à la pratique de la violence⁴. Tout à rebours de la « manipulation »

3. Voir Déborah Brosteaux, *Les désirs guerriers de la modernité*, Paris, Seuil, coll. « La Couleur des idées », 2025.

4. Klaus Theweleit aussi, pour qui « le sadisme de la violence fasciste est attirant précisément parce qu'il permet à ceux qui

des masses par un quelconque tribun super doué ou une propagande vachement bien faite (« C'est le caractère mécaniste-mystique des hommes de notre temps qui suscite les partis fascistes et non l'inverse⁵ », disait-il), il allait jusqu'à soutenir que les masses *aimaient ça* (le fascisme) et que la « structure caractérielle » propre à l'homme de son temps résumait — carrément ! — « une civilisation patriarcale et autoritaire vieille de plusieurs millénaires⁶ ». L'on peut facilement relever les « erreurs » de Reich : son tropisme sexualiste (typiques, son « impuissance orgastique » ou sa « génitalité »), sa conception mécaniste des instincts *aka* naturalisme biologique, son étiologie simpliste (la « sexualité réprimée »), ses hésitations entre la nécessité de transformer l'organisation du travail (infrastructure) et celle de mettre fin immédiatement à la répression de la vie sexuelle (superstructure), ses postulats d'un « matriarcat originel » et d'un « désir primitif-biologique » à retrouver (disparu depuis « l'organisation démocratique primitive basée sur le travail ») ou bien ses « pulsions sexuelles naturelles » (et comme par hasard pas homosexuelles...). Mais il aura tout de même souligné ce qui m'importe ici : le fascisme comme religion sadique, la petite-bourgeoisie (« classe moyenne », c'est pareil pour Reich) révoltée comme base de masse du fascisme

qui l'exercent d'éprouver l'illusion d'être souverains. » (Cité in, Hussein Omar, « Homo Zion. Sur le sionisme gay », *Trou Noir*, n° 4, mai 2025, p. 299).

5. Wilhelm Reich, *La psychologie de masse du fascisme*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2001, p. 16.

6. *Ibid.*, p. 35.

(« Pour bien comprendre ce qui se passe derrière la façade, sur quelles forces s'appuie le fascisme, il faut avoir étudié pendant des années le caractère du petit-bourgeois brimé⁷ ») et la tentative pré-deleuzo-guattarienne de dessiner un au-delà de l'économisme — l'« économie sexuelle » — qui intégrerait les « processus instinctifs » (la libido, donc) dans les déterminations de l'existence humaine.

J'aime à entendre chez Reich la « puissance orgasmique » au sens le plus large et le moins marchand possible : non seulement sexualité, bien sûr, mais aussi sexualité extensive, *communication* totale, faculté de rencontre, tendresse, sensualité et autres sentimentalismes étendus (*Éros partout !*). Un certain iconoclasme aussi me plaît chez lui, qui signale déjà « l'embourgeoisement des travailleurs de l'industrie » et l'assimilation structurelle de larges franges du prolétariat aux classes moyennes (CM), permises effectivement par les surexploitations *intra-muros* et exotiques, et s'exprimant dans une structure psychique (autrement dite « émotionnelle ») typiquement *conformiste* : « La chambre à coucher petite-bourgeoise que le prolétaire achète — en dépit de sa mentalité révolutionnaire — dès que ses moyens le lui permettent, la répression de la femme qui en est le corollaire — même s'il est communiste —, l'habit "correct" du dimanche, les danses guindées et mille autres "détails" exercent, à force de se répéter, une influence réactionnaire que mille

7. *Ibid.*, p. 19.

discours et tracts révolutionnaires ne sauront compenser⁸. » Reich signalait encore qu'on ne pouvait neutraliser le fascisme « en le qualifiant de "simple gardien du capital financier" — ne serait-ce que parce qu'il était un mouvement de masse⁹ ». Exactement ce que Daniel Guérin relevait aussi, qui insistait par ailleurs (j'y tiens, on s'en rend compte) sur le fait que « la menace fasciste a fait découvrir à beaucoup de gens le problème de la classe moyenne¹⁰. » Les conditions d'existence du fascisme étaient justement d'après lui cette instabilité et ce mécontentement des *CM* — il y incluait les commerçants, les petits indépendants et les cadres — dans un contexte de coupes budgétaires générales, d'ultravalorisation du travail (de mise au travail forcé, aussi) et de capitalisme privé renfloué par l'État (notamment l'industrie de l'armement — tout cela devrait *normalement* évoquer quelque chose aujourd'hui). Bien que Guérin passe nettement à côté de la « structure psychique » classe-moyenniste — il exprimait encore une sorte d'incompréhension de la Raison devant un tel oubli méthodique par les *CM* et le prolétariat en voie de *cmisation* de leurs « intérêts objectifs » — il remarquait cependant l'irrationalisme de l'idéologie fasciste, sa « mystique » et donc sa puissance d'emportement libidinal (Religion-Chef-

8. *Ibid.*, p. 120. C'est déjà le « microfascisme » deleuzo-guattarien.

9. *Ibid.*, p. 49.

10. Daniel Guérin, *Sur le fascisme II : Fascisme et grand capital*, Paris, Maspero, 1965, p. 22.

Terre-Patrie-Travail : de sacrés leviers passionnels et pulsionnels).

CLOUSCARD VS DELEUZE (FEAT. FOURQUET)

Mai 68 doit être vu selon moi (*et ce n'est pas très original*) comme un moment de rupture profonde, celle du Vieux Communisme d'avec le Nouveau Communisme : un sale vieux (dans le sens « ancien ») communisme autoritaire-bureaucratique (un Travail-Famille-Patrie « socialiste », péniblement mis à jour et revitalisé par les althusériens et les maos) et un nouveau communisme affectif, disons, ou bien même libidinal¹¹, qui autoriserait et permettrait le maximum de singularités désirantes (« Les Soviets plus l'excentricité », disait à l'époque Pascal Bruckner, qui depuis...). Mai 68 est en tout cas le moment d'émergence à la conscience de ce « désir » et d'essor des nouvelles subjectivités « minoritaires ». *L'Anti-Œdipe* en est la cristallisation livresque. Bien sûr, les Vieux Communistes se devaient de réagir : Michel Clouscard entre en scène ; c'est *Néo-fascisme et idéologie du désir* en 1973. Selon lui, « le désir est la marchandise suprême du néo-capitalisme¹² » et, en bon marxiste, il voit dans le soubassement économique du Plan Marshall (et sa conquête des âmes et des cœurs via l'américanisation

11. C'est peut-être caricatural mais pas plus que l'opposition notamment clouscardienne Mai 68 ouvrier (= sérieux) et Mai 68 dortoir-des-filles (= frivole).

12. Michel Clouscard, *Néo-fascisme et idéologie du désir* (1973), Paris, Delga, 2017, p. 89.

culturelle¹³) la cause de cette idéologie et des nouvelles strates sociales ainsi émergentes, dont Marcuse, Reich et Deleuze seraient les têtes de pont. Autrement dit, le freudo-marxisme (FM) aurait eu la mission idéologique de promouvoir (au sens de littéralement « faire la pub ») ce nouveau modèle terroriste de consommation « libidinale », tout à la fois permissive, parasitaire et transgressive, en tenant un discours métaphysique sur le désir, l'instinct et la libido (le soi-disant fameux « le désir est producteur »). Clouscard va même jusqu'à dénoncer une soi-disant « totale libéralisation du désir » chez Deleuze-Guattari, ce qui est d'ailleurs factuellement faux. La tentative subséquente de Clouscard d'exempter le prolétariat de toute consommation (ou si peu, et *grosso modo* cantonnée aux biens d'équipement du type routes, frigo, télé, voiture — même si le prolétariat aspire légitimement à plus¹⁴) prête un peu à sourire et est en ce qui concerne les freudo-marxistes doublement de mauvaise foi. Premièrement parce qu'il leur impute le vautrement dans la consommation (il assimile en fait délibérément la petite-bourgeoisie aux FM) et deuxièmement parce qu'il confond consommation et... consommation. Clouscard se perd en effet lui-même dans l'ambiguïté de son artifice rhétorique : si la consommation est en effet bien celle de la CM (Club Med, FNAC, marchandises

13. « L'impérialisme américain, sans renoncer à la terreur militaire, se déploie aussi selon une stratégie culturelle : l'américanisation du genre de vie » (*Ibid.*, p. 59).

14. Clouscard n'est pas le contempteur de la « consommation » que ceux qui ne l'ont pas lu, ou mal, présentent généralement.

culturelles, mode, etc.) il faut bien dire qu'elle n'a justement jamais été promue par les FM (bien au contraire, c'est elle qui est critiquée) et qu'on peut difficilement la confondre avec la « consommation¹⁵ » du communisme enfin réalisé. Cela dit, on ne peut non plus sérieusement soutenir comme il le fait que la classe ouvrière (française) de l'époque est exclue de la consommation élargie, et en tout cas pas de sa *promesse* ni de son imaginaire. Même Lucien Goldmann, que Clouscard connaît bien, le dit à l'époque : le prolétariat a été largement intégré à la société existante et bénéficie d'une consommation croissante. Il n'a en tout cas pas attendu les FM pour tomber dans le panneau (publicitaire), et il ne faut pas négliger dans cette « intégration » le rôle des syndicats, mouvements d'extrême-gauche *straight* et partis bureaucratéco-staliniens (non plus que la répression franche et terrible de la police et des milices !).

Clouscard est-il cependant complètement à côté de la plaque ? Non, il lève nombre de lièvres bien intéressants pour le sujet qui nous occupe. Notamment le fait que pour lui la production (au sens matériel, pas d'ambiguïté ici) est l'inconscient de l'inconscient, ce qui d'une certaine manière — en tant qu'ignorance de la nécessité de production — est assez juste. Mais ce déni, qu'il dénonce chez ses ennemis FM, est justement le fait des CM et du prolétariat *classemoyennisé* (la « Classe Moyenne Universelle ») ! Clouscard voit

15. Je maintiens le terme, même si Guattari, avec raison sans doute, trouvait que « consommation » était un concept débile et faux.

bien aussi la déplorable mythologisation du Désir en tant que substance pure-primitive-originelle (il va plus loin, marxistement : « Le désir n'est qu'un effet des rapports de production¹⁶ »). Mais en fait Deleuze-Guattari l'avaient déjà vue aussi cette mythologisation (et ils la reprochaient à Reich ! Et pourtant Clouscard la leur impute !), même s'ils l'exprimaient dès lors beaucoup moins marxistement : « Le désir est produit et producteur dans le réel¹⁷. » Il faut entendre « désir » au sens large chez Deleuze-Guattari : j'irais même presque jusqu'au *conatus* spinoziste (flux, forme vide sans contenu a priori¹⁸) qui, en tant que production désirante (jamais pure pourtant, intégrant toujours des blocs entiers de codes sociaux¹⁹), se voit canalisé (socialisé, inévitablement réprimé) par des régimes historiques particuliers de codages²⁰. Le capitalisme, en tant que formation

16. Ibid., p. 94. Toujours ce besoin chez les marxistes de hiérarchiser strictement et de cloisonner les niveaux...

17. Guillaume Sibertin-Blanc, *Deleuze et l'Anti-Œdipe. La production du désir*, Paris, PUF, 2010, p. 27. Une affaire de mode de production (de structures) ? Une affaire de désirs et d'affects ? Les deux, mon capitaine ! Il y a coextension du champ social et du désir ; le désir est conditionnant-conditionné. On dira encore : « mode de production désirante ». On dira aussi : « La production sociale et les rapports de production sont une institution du désir et les affects ou les pulsions font partie de l'infrastructure elle-même. » (Igor Krtolica, *Gilles Deleuze Félix Guattari. Une philosophie des devenirs-révolutionnaires*, Paris, Amsterdam, 2024, p. 35).

18. Chez Lordon et Lucbert, ce serait la « Pulsion ». Voir ci-dessous.

19. Guillaume Sibertin-Blanc, *op. cit.*, p. 48. Où l'on voit d'ailleurs encore qu'il n'est pas question d'une quelconque « substance », et qu'il est un peu vain d'en appeler à une « libération du désir ».

20. Il faut le dire clairement : Deleuze-Guattari ne considèrent

sociale dont le présupposé est le rapport de production économique, est un très grand décodeur des flux de production (cette dynamique singulière est notoire, déjà chez Marx) mais il décode relativement puisqu'il doit tout rabattre-recoder vers l' « économie » (l'État est cette instance d'*antiproduction* strictement économique, d'*axiomatisation*). Contradictions internes, poussées dans tous les sens : si on l'écoutait, le Capital foutrait tout en l'air et laisserait les flux se déchaîner, mais il contient sa propre limite et sait jusqu'où ne pas aller trop loin (fixer les flux, tout en soutenant et accélérant ces flux, quelle prouesse !). « C'est l'axiome du capital : nous ne tolérerons de flux que pour autant qu'ils seront récupérables²¹. » D'où qu'il peut sans broncher tenir ce double (mais en fait complémentaire) discours : je suis anarchiste et je suis conservateur. D'où aussi que le Capital peut s'incarner dans deux figures idéaltypiques soi-disant opposées (mais en fait complémentaires) : l'homme unidimensionnel (les *bonshommes gris* du travail incorporé) et le show-businessman chaotisant hédonisto-mondain²².

pas qu'il soit possible de mettre fin absolument à la répression et au refoulement (à la canalisation).

21. Félix Guattari cité dans François Fourquet, Lion Murard, *Les équipements du pouvoir* (1973), Paris, UGE, coll. « 10/18 », 1976, p. 18. Cela dit, le capitalisme essentiellement logistique promeut absolument les flux, et l'on peut se demander jusqu'à quel point les mouvements de désattachement (désaffectations aux lieux, notamment) se doivent d'être poursuivis (sinon même inversés, dans le sens de réouvrir des trappes affectives que la modernité capitaliste a fermées).

22. Il serait possible d'appliquer les concepts de Georges Bataille ici aussi : le fascisme peut être défini comme l'introjection la plus profonde de l'homogène dans l'hétérogène (du schi-

En parallèle de ce premier conflit, et un peu plus tardivement aussi, c'est au militantisme et aux structures autoritaires organisationnelles correspondantes que va s'attaquer François Fourquet. Ce dernier, sorte de Deleuze-Guattari radicalisé, renégat du Vieux Communisme et des expériences de son renouvellement des années 1963-65, se voit en effet attaqué par les organes (!) trotskystes *Rouge* et *Marx ou Crève* dès 1974. Ces attaques sont bien sûr très *vieux-communiste* : caricature du « Désir » en fête-jouissance et en défonce-éclate (le *bal des schizos* !), « irrationalisme renaissant », opposition binaire entre stratégie politique de la classe ouvrière (bien !) et sentimentalité révolutionnaire de l'intelligentsia désirante (pas bien !), « fascination libidinale du fascisme » de cette même intelligentsia, discours d'escorte du « marché du désir » créé par le Capital et surtout iconoclasme intolérable (Fourquet et Jean-François Lyotard se voient reprocher de mettre le doigt, sacrilège suprême, sur « l'institutionnalisation croissante du prolétariat »). Bref, une « immense machine de guerre contre "l'idéal militant" [...], la politique révolutionnaire, les organisations révolutionnaires, le marxisme, le léninisme²³ » qui reviendrait en fait à « travailler à la reproduction

zo-révolutionnaire rabattu sur les normes de l'Économie, de la Normalité et de l'Utilité du parano-fasciste ; une ligne de fuite intense au service des investissements réactionnaires des flux de désir), même si les proportions du mélange peuvent varier. Voir *La structure psychologique du fascisme* (1933).

23. Alain Brossat, Pierre Péju, « Un apolitisme nommé Désir », in *Marx ou crève*, n° 1, mars 1975, p. 77.

des rapports sociaux capitalistes²⁴. » Alors oui, en effet, Fourquet n'y aura pas été de main morte en ce qui concerne « l'enfer de l'idéal militant », ce « fardeau servile », ce stalinisme libidinal renouvelé en althussérisme libidinal pour l'occasion : « Voici la formule chimique du militant : *le ressentiment de l'ouvrier, plus la mauvaise conscience de l'intellectuel* : quel horrible mélange²⁵ ! » Pas de main morte non plus avec le marxisme, puisqu'il proclamait qu'« il n'existe que la libido et la puissance. [...] Puissance de l'éros, éros de la puissance : il n'y a pas d'autre matérialisme historique²⁶. » Libido partout ! Et qui est en effet bien matérielle, puisqu'elle investit les façons de manger, de parler, d'habiter, d'aimer, de cultiver, de vivre, etc. : « Toutes ces sphères de la vie quotidienne sont investies des rapports de puissance les plus aigus, les plus impitoyables, par l'appareil de pouvoir lié à l'État ou par un contre-pouvoir libidinal²⁷. »

Les vieux communistes ne se sont toujours pas remis de ses « Vivre, c'est désirer et non pas survivre²⁸ » et « La passivité érotique des ouvriers est à la base même de l'organisation des forces productives²⁹ » qui, pour provocateurs qu'ils paraissent, me semblent pourtant rejoindre la

24. Jean-Marie Vincent, « Sur un épouvantail nommé désir », in *Marx ou crève*, n° 2, juin 1975, p. 90.

25. François Fourquet, *L'Idéal historique*, UGE, coll. « 10/18 », 1976, p. 26.

26. *Ibid.*, p. 8.

27. *Ibid.*, p. 105.

28. « Ce qui est à la racine du besoin, ce n'est pas la déficience de l'organisme pratique, c'est l'appareil répressif dans toute sa masse : famille, morale, religion, justice, prison. » (*Ibid.*, p. 127).

29. *Ibid.*, p. 154.

cohorte des dits et écrits *FM* qui rendent enfin compréhensible le phénomène « fascisme » et ne moralisent plus impuissamment à son sujet. Il ne sera jamais pardonné non plus à Fourquet d'avoir diagnostiqué le nazisme non seulement comme une promotion des flux de désir mais surtout comme une *activation* de ceux-ci, en faisant ainsi, même si c'est relativement et partiellement, une positivité non ressentimentale. À ce degré de provocation, il est vrai, on pourrait être tenté de ne plus suivre Fourquet. Mais retenons sa véritable *idée-force* : « Les mouvements d'idées ne se produisent pas en idée, mais dans la vie libidinale réelle, dans un déploiement d'intensités pulsionnelles et de fantasmatisations effervescentes³⁰. »

LOUIS XIV, ADJUDANT-CHEF

Venons-en à nos néo-fascistes. À partir des années 1970 (*grosso modo*) s'établit (en Occident) le droit élargi et inconditionnel d'un type de désir qu'il faut appeler « marchand » (l'économie du désir est structurée par la marchandise, dira-t-on autrement). Pour les *CM* qui accèdent au pouvoir (Mai 68 est le « 1789 des classes moyennes », selon Clouscard, et je le pense aussi), c'est un très grand changement libidinal : joie de consommer, souveraineté de consommateur, curialisation du désir ! Tout le monde peut faire son Louis XIV ! Le fascisme, c'est le sadisme mis à la portée des *CM* ! Ce n'est plus le sadisme brutal des années 1930, mais le sadisme heureux — pour un temps, du

30. François Fourquet, Lion Murard, *op. cit.*, p. 20.

moins — du consommateur hédoniste. Bien sûr, cet exercice de la puissance est grevé, triplement même : désublimation répressive (rabattement du désir selon les codages capitalistes, que Herbert Marcuse a bien mis en lumière³¹), perpétuation-renforcement du Travail et de la Famille et sous-traitance (également délocalisée) de la violence réelle de la répression et de l'exploitation.

On peut le dire autrement : pour se faire aimer de ses sujets, le capitalisme doit les réjouir (stade fordiste du capitalisme — pour ceux qui ont les moyens, bien sûr). Il doit aussi en réprimer certains au nom de ceux qui bénéficient du stade fordiste (stade coercitif pour ceux-là). L'infect rêve petit-bourgeois est tout entier là-dedans : jubiler en scotomisant le stade coercitif, c'est-à-dire l'exploitation, l'esclavage, la domination. Mais ce joli rêve n'a qu'un temps, revoilà — éternel retour ! — la crise et « les couches petites-bourgeoises [...] virent au fascisme lorsque leur genre de vie de petit privilégié est contesté³² ». Le sadisme brutal (« sadisme malheureux³³ ») fait alors une réapparition franche puisque « l'autre est la

31. Le microfascisme consiste moins en l'emprise totalitaire de l'État qu'en le « modelage plus fin des subjectivités, qui sont amenées par des mécanismes inédits, comme les médias de l'industrie culturelle, à se reconnaître dans une série d'identités préformées pour le marché capitaliste » (Igor Krtolica, *op. cit.*, p. 33).

32. Michel Clouscard, *op. cit.*, p. 111.

33. C'est-à-dire celui d'une « surhumanité menacée de dégénérescence par une sous-humanité quelconque [...] responsable de ce que décidément [s]on destin merveilleux tarde à venir. » (Frédéric Lordon, Sandra Luchert, *Pulsion. Capitalisme, fascisme et pulsionnalité 1*, Paris, La Découverte, 2025, p. 199).

cause de la frustration³⁴ » et que « la paranoïa va s'exaspérer lorsque le sujet instrumentalisé se révolte³⁵ ». Derrière la façade proprette de la CM (aujourd'hui, bien protégée par l'alarme *Verisure* : Travail, Famille, Batteries !), un maximum de ressentiment (vie de merde, frustrations, haines, bouc-émissariat) : voilà le néo-fascisme. Le prolétariat occidental lui-même, en voie d'intégration, se sera rendu sans trop combattre aux verdicts de la désirabilité dominante et aura désormais accès, même si c'est évidemment relatif et que les facteurs de son embourgeoisement sont nombreux, à la merdouille marchande. Le mouvement de liquidation du prolétariat en tant que classe consciente est évidemment aidé par le fait qu'ON fait systématiquement désormais produire ailleurs, ou par d'autres néo-prolétaires³⁶. Loin des yeux, loin du cœur : consommer le travail des autres, nier le producteur, vouloir même qu'il crève s'il nous frustre : voilà ce que c'est que d'être un sadique social (ss). Pour Clouscard, c'est clair, le néo-fascisme est le « fascisme spécifique [de la société de consommation], de l'idéologie du désir³⁷ ». Comme je l'ai dit, Clouscard s'est trompé (volontairement

34. *Ibid.*

35. *Ibid.*, p. 116.

36. Les délocalisations commencent en France dès le milieu des années 1970. Des secteurs tels que les BTP emploient (et encore aujourd'hui, au vu et au su de tout le monde d'ailleurs — et je ne parle même pas des esclaves ubérisés) massivement de la main d'œuvre immigrée et/ou clandestine, ces petites mains (italiennes, polonaises, algériennes, portugaises selon les époques) invisibles de fait ou sur lesquelles reposent la « joie relative » de nos cons-patriotes (sic — car il ne faut pas oublier la Patrie !).

37. Michel Clouscard, *op. cit.*, p. 77.

d'après moi) de cible : la saloperie qu'il maudit sous le nom « freudo-marxisme » est en fait la CM (et la part du prolétariat intégré-en voie d'intégration qui bénéficie vaguement du stade fordiste et échappe tout aussi vaguement au stade coercitif). Ce néo-fascisme des CM est bien sûr éminemment désirable et passionnel, puisque d'un côté il autorise les vacances en République Dominicaine (ou les enterrements de vie de garçon en Europe de l'Est, ou des tas d'autres choses qu'il serait fastidieux de lister) et que de l'autre il permet la violence et la haine en réponse aux angoisses et aux frustrations qui sont sa seconde nature (*homo æconomicus* éternellement tracassé, le fier membre de la CM peut haïr peinard l'arabe, le chômeur, le pédé, le gréviste, le fainéant). La classe moyenne a goûté au sang, elle ne peut pas l'oublier. Il faut cependant le dire : la CM est SM : sadique elle exerce sa puissance, maso elle est plus ou moins aimablement dominée (en tout cas il faut qu'elle bosse : *Arbeit Macht Frei*, c'est bien connu !).

C'est ainsi qu'il faut comprendre la séquence « désirante » des années 1970, qui signa la « fin » (en tout cas son désinvestissement massif) de l'ouvriérisme (« les gauchistes qui courent toute la journée après leur ouvrier Albert³⁸ »), en tant qu'il était un bidule réactif politiquement. Fourquet le disait, d'ailleurs, à sa manière : « Le mouvement ouvrier se montre incapable d'attaquer, de prendre l'initiative, d'imposer à l'adversaire le terrain et le moment de l'attaque, d'affirmer de

38. Alain Fleig, *Lutte de con et piège à classe*, Paris, Stock, coll. « Penser/Stock 2 », 1977, p. 102.

nouvelles valeurs, de nouvelles formes de lutte. Ce comportement *réactif* en dit long sur le degré de domestication où est réduit le prolétariat³⁹. »

FREED FROM DESIRE ?

Comme le disaient Deleuze-Guattari en 1980, « Désir d'argent, désir d'armée, de police et d'État, désir-fasciste, même le fascisme est désir⁴⁰. » Saisir le fascisme (ou le néo-fascisme) par le désir, ce ne serait pas seulement le saisir par le bon bout, mais en fait par le seul bout possible. Et c'est d'ailleurs par ce même *gros bout* qu'il « saisit les masses », comme aurait dit Reich. Mais peut-on tenter de clarifier cette question du « désir », terme qu'on utilise à tort et à travers ? Essayons, avec Spinoza et Luchert-Lordon. Si le Désir est l'essence de l'homme, il y a mille façons de désirer : *conatus*, ensuite *Pulsion* (la poursuite aveugle d'un objet indéterminé) et enfin *désirs* (les actualisations toujours diverses et variées, plus ou moins imprévisibles, de la Pulsion). Partout, des désirs (et des affects) exodéterminés, qui « s'attrapent » par imitation, émulation, obéissance aux verdicts *sociaux* de la désirabilité : « nul ne sait quoi désirer tant que du désirable ne lui a pas été indiqué de quelque manière⁴¹ », en fonction des rencontres affectives disposantes. S'il n'y a pas de désirs « purs » ou « originels » ou « intransitifs », il n'y en a pas non plus de substantiellement euphoriques (amour

39. François Fourquet, *op. cit.*, p. 78.

40. Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille-Plateaux*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1980, p. 204.

41. Frédéric Lordon, Sandra Luchert, *op. cit.*, p. 39.

et haine sont bel et bien des affects⁴²⁾ ou communistes. S'il est regrettable aussi de tomber dans l'erreur synecdochique habituelle de la réduction des désirs aux désirs proprement sexuels, il ne doit pas s'agir non plus de relativisme du désir : le plus grand bien, c'est d'être affecté selon de nombreuses modalités ou d'être capable d'affecter les corps extérieurs selon de nombreuses modalités. C'est-à-dire déployer *le maximum de sa puissance*.

L'intérêt de cette théorie est d'abord de pouvoir saisir des phénomènes sans raison pure ni *vertuosité*, du genre « le fascisme, c'est mal parce que c'est irrationnel ». Mais cela permet surtout de les comprendre par leur pulsionnalité. Dans le cas du fascisme justement, et même si c'est vraiment difficile (et honteux) de l'exposer ici aussi brièvement, c'est ce qu'ont commencé de faire Sandra Lucbert et Frédéric Lordon. Le fascisme selon eux fonctionne d'abord en tant que réactivations, dans des conditions culturelles et historiques précises (sans surprise : les conditions variées de la perte de puissance et la volonté de reconquête qui s'ensuit), des « nouages » infantiles⁴³ typiques, respectivement le temps de la paranoïa de la persécution par le

42. D'où qu'il est ridicule d'affirmer, comme j'ai pu le lire, qu'Hitler et Goebbels ne sont pas des figures du désir ravageur (pour manifester encore plus d'incompréhension devant leur pouvoir de séduction). Car ils sont bien des figures du désir ravageur ; pas besoin pour cela de ressembler à James Dean ou Elvis Presley.

43. « Les structures caractérielles qui correspondent à une situation historique donnée se constituent pour l'essentiel dans la prime enfance et ont un caractère beaucoup plus conservateur que les forces productives techniques » (Wilhelm Reich, *op. cit.*, p. 61).

Dehors (la poubelle conative des *Autres*) et celui de l'entière soumission-dépendance à la « Grosse Chose » (le quidam près du berceau *aka* le Chef, l'Autorité), tandis qu'à travers elle percolent les « ambiants », c'est-à-dire les positions dominantes⁴⁴. Le Pouvoir-Grosse Chose est le principal activateur du Désir, et fonctionne évidemment à la crainte : menaces de la précarité matérielle et de la source de joie manquante ; tempête identificatoire et figure tutélaire de substitution. Cependant qu'il peut également fonctionner à l'amour : promotion de l'imaginaire de la consommation hédoniste et assouvissement du désir de défoncer les *Autres*. C'est un peu tout ça, le néo-fascisme.

Faut-il donc encore prôner sur tous les tons le « désir » ? On aura compris que non, bien sûr, parce que le désir *in se* n'est pas incompatible avec le travail, avec la marchandise, avec l'État, avec la reproduction de la société capitaliste ou l'avènement bandant d'un autoritarisme fasciste tout plein d'Ordre enfin restauré. Nous (nous *collectif*) promouvons plutôt une « lutte des classes affectives. » Être prolétaire, en effet, c'est à la fois ne pas pouvoir désirer du tout (impuissance, à cause de la misère matérielle) et ne pouvoir désirer que ce qui est prescrit (misère affective). La nécessité est donc de mener de front révolution sociale et révolution sexuelle, puisque c'est *la même chose*

44. Autrement dit encore la force normalisatrice du monde social ou l'affectabilité dominante : « répétition sempiternelle d'énoncés, retour permanent d'images, apprentissage de gestes et de vêtements, exposition continuelle au regard des autres (individuels et institutionnels), à leurs critiques et leurs satisfecit » (Frédéric Lordon et Sandra Luchert, op. cit., p. 268).

et qu'*Éros est partout*. Écoutons la bonne parole FM et désirante : « La sexualité en tant que truc séparé, ça n'existe pas. Tout est sexuel parce que tout est la vie, que tout est libido, aussi bien la religion que toutes les fictions nauséabondes que sont l'économie, la valeur d'échange et autres forces de production, qui ne sont que dégradation du désir, mise en code de l'instinct de puissance, détournement de libido⁴⁵. » Le social est *vécu*, le social est sensible : « Notre seul critère [de la vérité] sera donc pratique : le vrai se manifeste par un affect⁴⁶. » Un affect qui nous inonde : « Le corps reconnaît les intensités désirantes⁴⁷. » Jouer donc affects (qui nous conviennent) contre affects (qui ne nous conviennent pas). Appâter *rythmiquement*, comme dirait Quentin Dubois. Fissurer le système libidinal de base en déclenchant un autre régime de désir (une autre *puissance érotique*) dans ses modalités les plus intimes, les plus élémentaires, les plus proches des opérations productives de base ou des gestes de la vie quotidienne. Prôner un imaginaire politique désirant, dont les moindres des choses seraient le refus du travail⁴⁸, le refus de la famille (et même, allons-y, la dissolution positive

45. Alain Fleig, *op. cit.*, p. 56. Il faut cependant noter une certaine mythologisation-ontologisation du désir et de la libido ici.

46. François Fourquet, *op. cit.*, p. 175.

47. Frédéric Lordon, *La condition anarchique*, Paris, Seuil, 2020 [2018], p. 61.

48. Non pas tant travailler moins, chronomètre en main (comme Marshall Sahlins le disait des Bushmen), que ne plus travailler du tout, au sens où les papous (par exemple) « ne travaillent jamais » (Jean-Pierre Voyer, *Rapport sur l'état des illusions dans notre parti suivi de révélations sur le principe du monde*, Paris, Institut de Préhistoire Contemporaine, 1979, p. 106).

dans le Grand-Tout⁴⁹). S'enfoncer ça bien profond :
« Rien ne pourra détruire le capital qu'une autre
puissance capable de capter l'énergie du désir⁵⁰. »

49. Voir Mark Fisher, *Désirs postcapitalistes*, Toulouse, Audimat éditions, 2022.

50. François Fourquet, *op. cit.*, p. 72.

